

## CHEF D'ŒUVRE D'HARMONIE DISGRACIEUSE



### Naïs

A la frontière des genres entre le théâtre et la danse, Maguy Marin expérimente et nous dévoile un peuple surgi des tréfonds d'une Metropolis oubliée, dans un espace hors du temps. Tout alourdis de matière, les dix danseurs (cinq hommes et cinq femmes) évoluent dans un décor vidé, sauf de poussière. Réécriture des textes de Samuel Beckett, dévoilement de l'animalité humaine, et réflexion sur notre société moderne, *May-B* est l'une de ces rares pièces polémiques, aujourd'hui devenue phare pour les chorégraphes de notre ère. Brillant.

#### ■ Esthétique du laid, d'un art qui interroge

Le rideau s'ouvre sur le Winterreise de Schubert, enveloppant la salle d'un voile de spiritualité aux résonances graves. A mesure que la lumière vaporeuse se repand sur scène, on distingue, dix corps gris et débraillés, reliés par un mouvement semblable, venir au monde. Dans la volonté de Maguy Marin de rompre avec les danses légères et académiques, les interprètes de *May-B*, laissent paraître une difficulté sourde dans la réalisation de leurs mouvements. Ils traînent leur corps trébuchant, dont les frottements rêches sur les planches remplacent rapidement la musique. Contrairement aux danseurs de ballets classiquement aphones, ceux de Maguy, font l'usage de leurs voix, en geignant ou crachant alors des fragments sonores tantôt inintelligibles, tantôt clairs.

En s'éloignant aussi drastiquement de la figure du beau académique, *May-B* verse dans une forme ubuesque, tant la difformité est poussée à l'extrême au travers des grimaces clownesques qui tordent les visages des interprètes, encore accentuées par les prothèses, les linges salis, et l'argile alourdissant leurs corps. Danse de l'absurde, les corps, désinhibés de toutes pressions sociales, exhibent leurs pulsions primaires et sexuelles, dans une forme de burlesque de l'intime. Pendant 1h30 on assiste au passage d'un cortège carnavalesque médiéval, de vieux, bossus et laids, tout droit sortit de *La nef des fous*, de J. Bosch. Marie Agnès Gillot, danseuse ayant performé cet œuvre déclare : « *May-B* c'est le corps tout imprimé d'histoire et l'histoire ruinant les corps ».



Comme réponse à la destruction dans laquelle il est né, ce peuple renverse les codes de morale et de bienséance de l'autorité religieuse qui fut l'un des fondements de notre monde occidental, dans une quête systématique de spiritualité et d'éloignement vis à vis du corps. Ainsi, les costumes des danseurs, qui ne sont

autre que des vêtements de nuit mal ajustés, sont tâchés de matières organiques. Cette pièce est une marque en elle-même de la volonté de refaire lien avec cette part d'humanité pulsionnelle, considérée comme laide et sale, qui est quotidiennement refoulée. Ces excès orgasmiques sont simplement assumés, réveillés.



La danse met ses principes d'opposition esthétique au service d'un questionnement du monde. Une brèche ouverte dans le mur des interdits, les danseurs se découvrent au travers d'émotions primaires que sont l'hostilité, la peur ou la tendresse, mais également au travers de leur corps et de fait, de leur sexualité. Le rapport à l'autre, au chœur est traité d'abord de façon enfantine, puis dans son attrait pulsionnel et animal. Les danseurs ne performant d'ailleurs aucunement de manière individuelle ; si l'individu se détache partiellement du groupe, c'est pour mieux y être réintégré par la suite.

Pièce au titre énigmatique, *May-B* (traduisible phonétiquement de l'anglais « may be » : peut être) interroge sur le devenir, des choristes, de la société, sur le commencement et l'achèvement. L'usage de gestes et de paroles répétitives souligne une fois de plus l'impasse dans laquelle se trouvent les personnages. De la même façon, quand le dernier survivant est laissé seul sur scène après que ses camarades sont définitivement partis pour un nulle-part lointain, la phrase ayant, plus tôt, annoncé le commencement de la danse, revient faire écho : « C'est fini, ça va finir, ça va peut être finir ».

## ■ Interprétation des œuvres de Beckett

D'après la chorégraphe, *May-B* est le fruit, non pas d'une réécriture mais d'une interprétation des textes de Samuel Beckett, qui ont, pour ses danseurs et elle, été la base d'un déchiffrement secret des gestes les plus intimes, les plus ignorés. Les mots de l'écrivain distillent dans les corps une atmosphère particulière, que Maguy Marin traduit dans l'espace par le mouvement.

De ce fait, la pièce est peut-être présentée comme quelque chose qui serait proche de la « non danse ». Mais ce « minimalisme » quant à l'art traditionnel, n'est bien sûr que l'apparence puisque chaque geste relève d'une précision mathématique et d'une concordance absolument parfaite avec la musique.

Maguy porte sur scène ses personnages, êtres handicapés déambulant éperdus, sans véritable but, et dont le corps est une entrave, à la fois pour leurs mouvements et à la fois pour esprits. Cette injustice de la nature est travaillée avec d'autant plus de pertinence, qu'elle transparait dans les mouvements trébuchants et saccadés, qui génèrent chez nous à la fois le rire et la pitié face à cette troupe grotesque. L'insouciance au centre du pessimisme est un modèle récurrent chez l'écrivain, que la chorégraphe a su brillamment transmettre, notamment au travers de la fête d'anniversaire, glacée d'une douce amertume. Là les danseurs peints de gris reviennent à notre vue habillés de telle façon qu'on puisse identifier en eux les personnages de Beckett.



Les deux artistes construisent leur œuvre sur l'existence des corps au présent, en donnant au vide une dimension palpable, en rendant matériel le rien. Néanmoins cette matière nouvellement créée demeure trop instable pour qu'on puisse y bâtir quoi que ce soit de majestueux ou de beau ; tout s'effondre ou s'enfoncé pour retrouver son aspect primitif.

Il est également important de souligner que l'écriture de S.Beckett a pour contexte les lendemains de la Seconde Guerre Mondiale, alors que viennent d'être réduits en cendre l'Humanisme et la foi dans le progrès qui ont façonné l'Occident depuis le 18ème siècle. Tout comme cet événement a réveillé la part bestiale des hommes, dans tout son sens péjoratif, en prouvant que ni éducation, ni culture ne peut protéger le monde de la barbarie, l'écrivain pose sur le papier la question de l'ignominie, la laideur humaine.

Pour Maguy Marin, cette interrogation se manifeste, par un nouveau principe de gestion des corps : celui de la perpétuelle déconstruction. La mise en mouvement d'êtres nés des ruines et des cendres d'un ancien monde. Cette vision pessimiste d'un univers voué à l'effondrement ne laisse, de fait, aucune place à la recomposition. Le principe cyclique originel – harmonieux et mythique, est créé dans sa forme, et brisé dans son fond au travers les répétitions de mouvements et les traces laissés dans la poussière du sol, particulièrement visibles à l'ouverture. Le travail se fait principalement à travers la figure du chœur : Qu'est-ce que les hommes peuvent se faire entre eux ? Qu'est-ce que la société fait aux hommes ?



Un classique de la danse moderne, à la fois enrichissant et déstabilisant, réflexion complexe traduite par les mouvement d'une chorégraphe unique. A voir, à vivre.